

La lutte contre la Fièvre Jaune.

[Suite]

La plupart de ces épidémies, issues du foyer original mexicain, se sont éteintes sur place après avoir exercé des ravages désastreux. Mais d'autres fois la fièvre jaune, rencontrant dans les pays nouveaux des conditions favorables à son développement, s'est installée d'une façon permanente à l'état endémique. C'est ce qui est arrivé pour le Brésil et pour la côte d'Afrique.

Ainsi se sont établis deux foyers secondaires devenus, à leur tour, deux nouveaux centres d'irradiations, le "foyer brésilien" et le "foyer africain". Ce dernier, qui date, comme nous l'avons dit, du milieu du XVIIIe siècle, est localisé dans la grotte de Guinée entre l'embouchure du Niger et celle du Congo, c'est particulièrement dans la région de Sierra-Leone que le caractère endémique, permanent, de l'infection amarille s'accuse nettement: c'est de là qu'ont rayonné la plupart des épidémies qui ont ravagé l'Afrique.

Le foyer brésilien est de date plus récente: il s'est établi au milieu du XIXe siècle. C'est en 1849 qu'un navire venant de la Nouvelle-Orléans, le "Brasil", apporta la fièvre jaune à Bahia. De cette ville, un autre bateau, le "Navarre", l'amena à Rio-de-Janeiro où elle trouva toutes les conditions nécessaires à sa naturalisation: un sol bas paludéen, des alluvions fluviales, une chaleur intense et une humidité excessive. La maladie s'installa donc à l'état permanent, endémique, elle devint une maladie du pays. Enfin, elle rayonna, à partir de ce nouveau centre, vers les contrées de l'intérieur en suivant, comme toujours, le cours des fleuves. Ainsi se produisit l'épidémie qui, en 1870, pendant la guerre du Brésil contre le Paraguay, éclata à l'Assomption sur le Paraná, à 300 lieues de la côte, propagée jusqu'à Buenos-Ayres, elle y fit plus de trente mille victimes.

L'Europe, à son tour, a reçu à maintes reprises la visite du redoutable fléau. Les pays méridionaux, au-dessous du 43e degré de latitude, ont été particulièrement éprouvés. — L'Espagne fut atteinte pour la première fois, à Cadix, en 1700. Le même port fut infecté de 1733 à 1734, puis en 1780, de nouveau de 1800 à 1804, et de 1810 à 1812. L'épidémie de 1800-1804, au lieu de rester confinée le long de la côte, remonta le cours du Guadalquivir et gagna l'intérieur des terres: elle s'étendit à l'Andalousie et s'abat sur la Catalogne; elle fit 80,000 victimes. En 1821, c'est Barcelone qui est infectée par le navire "Grand-Turc" venant de la Havane, 20,000 personnes périrent. Nouvelle épidémie à Passages, en 1828. A partir de ce moment il n'y a plus à signaler que deux incursions du fléau relativement bénignes: l'une à Barcelone en 1870, l'autre à Madrid, en 1878, à la suite du retour d'un régiment cubain. — Le Portugal a été sérieusement atteint, en 1723, à Lisbonne: il l'a été également en 1750 et 1751. Une épidémie grave s'est déclarée à Oporto en 1856, elle était importée par deux navires arrivant du Brésil: elle tua 7,000 personnes. — L'Italie ayant peu de relations maritimes avec les foyers de contamination est restée à peu près indemne. Cependant, en 1804, lors de l'épidémie d'Espagne, la contagion s'étendit de Barcelone à Livourne et 1500 personnes périrent. En 1883, un malade s'étant

rendu à Torre Annunziata devint le centre d'une petite infection amarille qui se répandit autour de cette localité.

Voilà pour les pays chauds d'Europe.

Dans la partie plus tempérée, au nord du 43e parallèle, en France, en Angleterre, on a observé fréquemment des cas de fièvre jaune importés par navires, mais jamais d'épidémie véritable.

En France des lazarets de Marseille et de Brest ont reçu des malades atteints de Jyphus amaril, en 1802, 1804, 1807, 1821, 1836, 1839, et plus tard, presque tous les ans, de 1891 à 1900. A chaque fois les ouvriers employés au déchargement des bateaux ont été atteints: mais il n'y a pas eu de contagion à terre, en dehors des navires.

Les faits de Marseille en 1821 et de Saint-Nazaire en 1891 sont particulièrement intéressants: MM. Chantemesse et Borel ont montré à quel point ils étaient instructifs. Pendant l'été de 1821, alors que l'Espagne était violemment atteinte, un brick, le "Niccolino", quitta le port de Malaga pour se rendre à Marseille. Le jour même de son départ, le 26 août, un malade mourait à bord: c'était un cas de fièvre jaune. Pendant le trajet, un second cas se déclara, si bien que lorsque le navire arriva à Marseille le 7 septembre, il fut envoyé au lazaret de Pomègue et mis en quarantaine dans le bassin. D'autres voiliers, au nombre de 40, venant de pays tels que Tunis, Chypre, Alexandrie, ou la fièvre jaune n'avait jamais existé, étaient amarrés à la file le long des quais du bassin, rigoureusement isolés, sans aucun contact les uns avec les autres. Cependant des cas de fièvre jaune éclatèrent autour du brick, dans le bassin même du lazaret: du 7 septembre à 2 octobre, 22 personnes furent atteintes. C'étaient des matelots des voiliers voisins, des gardes sanitaires placés à bord pour la surveillance, un ouvrier travaillant sur un ponton amarré à une petite distance.

On observa, avec étonnement que la maladie, si contagieuse à bord du navire et dans son voisinage immédiat, ne s'était pas étendue aux malades lorsque ceux-ci étaient transportés à l'hôpital ou, comme l'ouvrier atteint, dans une maison, en ville. Aucun cas de contagion ne se produisit en effet, ni dans l'hôpital, ni dans la ville. C'est que ce n'est pas le malade lui-même, ni ses vêtements, ni son linge qui sont les véhicules de la maladie, ni même les hardes des morts: ce sont les moustiques, les stégomyies, insectes casaniers, qui, de leur propre mouvement, ne s'éloignent jamais de plus de quelques centaines de pas du lieu qui les vit naître. Dans le cas présent, ce berceau du moustique infectueux, c'étaient les coins obscurs du bateau, le "Niccolino".

L'épidémie de Saint-Nazaire, en 1891, fournit un exemple analogue. Le bateau "Anne-Marie", parti de la Havane le 13 juin, arriva à Saint-Nazaire le 25 juillet. Neuf matelots ont été atteints de fièvre jaune au cours du voyage, mais ils sont guéris; l'état sanitaire est bon et le navire est admis à la libre pratique. On ouvre la cale, repaire de l'insecte, véritable boîte de Pandore: on décharge les marchandises, on procède aux réparations. Aussitôt des cas de fièvre jaune se déclarent sur les déchargés, sur les ouvriers, sur des personnes habi-

tant dans le voisinage infecté. Du 25 juillet au 16 août, 21 individus sont atteints. L'épidémie dont l'"Anne-Marie" est le foyer s'étend aux bateaux voisins: 10 cas nouveaux s'y déclarent plus ou moins tardivement après qu'ils ont quitté le port.

L'Angleterre s'est trouvée, par rapport à la fièvre jaune, dans les mêmes conditions que la France. Les ports de Falmouth, de Southampton, de Londres ont reçu à plusieurs reprises des malades. Des épidémies ont pu se déclarer autour du navire contaminé, c'est-à-dire portant dans ses flancs des exemplaires de stégomyies. Celles-ci infectées au départ ou susceptibles de s'infecter, pendant la traversée, aux malades du bord, inoculent la maladie à quiconque approche. Quelques-unes passent sur les navires les plus voisins, les infectent et les transportent ainsi en nouveaux foyers morbides. C'est l'histoire de l'épidémie de Saint-Nazaire en 1861. C'est aussi l'histoire de ce qui se passa quatre ans plus tard à Swansea, en Angleterre, où le voilier "Hécia", arrivant de Cuba, contagiona une vingtaine de personnes venues à bord et un autre bâtiment amarré dans son voisinage.

Ce n'est pas le lieu de donner un récit détaillé de toutes ces épidémies. Il suffira de dire que toutes les particularités observées s'expliquent admirablement par la supposition que le moustique est le seul agent de propagation du germe infectieux et par la connaissance de son genre de vie, de ses mœurs et de ses habitudes.

Ce qui vient d'être dit sur la répartition géographique de la fièvre jaune a mis en évidence la tendance de cette maladie à gagner toujours du terrain. On a vu les progrès continus de son extension depuis les débuts du XVIIIe siècle. Peut-on prévoir où s'arrêtera cette marche envahissante, en supposant que l'hygiène savante n'intervienne pas pour y couper court? Doit-on supposer qu'elle continuerait indéfiniment et que le fléau asservirait sans cesse de nouveaux territoires à mesure que se développerait la navigation et que se multiplieraient les relations avec les pays contaminés? Quelles sont, enfin, les contrées menacées dans un avenir plus ou moins prochain?

Il est facile de répondre à ces questions. Il suffit d'en traduire l'énoncé dans une langue conforme à la doctrine de la propagation par les moustiques. La fièvre jaune s'implante partout où la stégomyie vit et se multiplie, ou mieux partout où elle est capable de vivre et de multiplier. Or, et par une heureuse chance pour les pays européens, il se trouve que ce moustique spécifique ne peut vivre que dans des conditions de température très élevées, et d'ailleurs étroitement fixées pour l'accomplissement de chacune de ses fonctions vitales. L'insecte parfait ne peut subsister qu'entre 15 degrés et 38 degrés: au-dessous de 15 degrés, il est paralysé, engourdi, et il meurt: déjà à 15 degrés, il ne se nourrit plus et se meurt difficilement. Il ne pique avec énergie qu'au-dessus de 25 degrés. Il s'accouple entre 20 degrés et 30 degrés; mais il n'y a de fécondation que si le thermomètre marque plus de 25 degrés. Il pond dans l'eau des habitations, dans l'eau croupissante, des vases à fleurs, des gouttières, des bouteilles, des baquets, des éviers, et seulement si la température est comprise entre 27 degrés et 30 degrés.

Les conditions du développement de la larve ne sont pas

moins rigoureusement précises. L'évolution de l'œuf et l'éclosion de la larve exigent une température comprise entre 20 degrés et 30 degrés. L'optimum est à 28 degrés. Tout abaissement au-dessous de ce chiffre se traduit par un retard plus ou moins considérable. La larve est aquatique, sa respiration aérienne l'oblige à se fixer à la surface de l'eau ou à y venir chercher l'air périodiquement. Elle évolue normalement en insecte parfait en une période de neuf jours pourvu que le thermomètre ne s'abaisse pas la nuit au-dessous de 27 degrés: sinon, la formation de l'insecte aile, capable de s'accoupler et de se reproduire, exige jusqu'à quarante et soixante jours.

On voit, en résumé, que le moustique spécifique de la fièvre jaune n'accomplit son évolution vitale régulière et complète qu'à une température moyenne de 28 degrés et que tout abaissement diurne ou nocturne du thermomètre compromet quelque'une de ses fonctions physiologiques.

C'est là une donnée de première importance. Cette étroite sujétion du moustique aux conditions thermométriques est un fait essentiel, capital, pour l'histoire de la fièvre jaune: c'est la clef de tous les mystères. La stégomyie a besoin de beaucoup de chaleur, et d'une chaleur soutenue. Dès que le thermomètre s'abaisse, on la voit périr. A 15 degrés elle s'engourdit, puis elle meurt bientôt. Cet insecte frileux fait tout ce qu'il peut pour se défendre contre le refroidissement du milieu. Son genre d'existence lui en fournit les moyens. Il vit, en effet, en commensal de l'homme, sous le même toit. C'est un animal domestique, comme la mouche vulgaire. Dès qu'il a froid, il se réfugie dans les cuisines, dans les salles de bain, dans les boudoirs, dans les forges. A bord des bateaux il trouve un dernier asile dans le voisinage de la machine, près des conduits de chaleur ou de fumée. Si, néanmoins, la température descend au-dessous de 16 degrés, il tombe dans un état de torpeur et s'engourdit comparé à celui de la marmotte.

Ces conditions, dans leur rigoureuse précision, sont particulières à la stégomyie entre tous les moustiques. Elles rendent compte de beaucoup de traits de l'histoire de la fièvre jaune. Nous venons d'en citer un. Il est relatif à la curieuse immunité dont jouissent les habitants de Petropolis au Brésil. Petropolis est en quelque sorte le sanatorium de Rio de Janeiro. C'est un lieu de villégiature situé à 45 kilomètres de la capitale, à une altitude de 830 mètres. C'est la résidence de la population aisée, du corps diplomatique, du haut commerce, des banquiers, des fonctionnaires. Avant la tombée de la nuit, tous ces gens se jettent dans le train pour gagner les lieux élevés où ils trouveront, outre la fraîcheur, la sécurité sanitaire. Petropolis, en effet, reste indemne de la fièvre jaune alors que Rio est décimé. Et, cependant, il y a, entre les deux localités, un trafic intense, des relations continuelles. Bien plus: il y a des malades de la fièvre jaune qui, ayant contracté l'affection à la ville, la soignent, pendant tout son cours, à la campagne. Et cependant, il n'y a pas de contagion le mal ne se communique point. C'est que les stégomyies ne peuvent vivre sous ce climat: celles qui y sont amenées chaque jour par le chemin de fer ne tardent pas à périr, car les soirées sont fraîches, et pendant les nuits la température tombe souvent au-dessous de 15 degrés.

On donne quelquefois une au-

tre explication du privilège dont jouit la villégiature brésilienne. On l'attribue à l'altitude de cette localité au-dessus du niveau de la mer. C'est à tort. La fièvre jaune et son moustique se rencontrent, en effet, à des hauteurs supérieures à celle de Petropolis. Il suffit de citer les épidémies du Morne Rouge à la Martinique (286 mètres), du camp Jacob à la Guadeloupe (550 mètres), de Newcastle à la Jamaïque (1200 mètres). En réalité, le régime thermométrique prime toutes les autres conditions.

Il est vrai que les circonstances d'extrême chaleur et d'humidité qui conviennent exactement au moustique de la fièvre jaune se rencontrent réunies le plus habituellement le long des rivages maritimes des contrées tropicales. Les terres de choix pour la pullulation de l'insecte et l'implantation du fléau, forment une ceinture autour du globe terrestre, de part et d'autre de l'équateur. Si l'on trace dans l'hémisphère Nord et dans l'hémisphère Sud les parallèles correspondant aux latitudes de 43 degrés, ces cercles marquent les limites supérieure et inférieure du domaine de la stégomyie, et par suite, de la fièvre jaune. Les régions comprises dans cette vaste zone forment ce que MM. Chantemesse et Borel appellent les "territoires infectables". Les contrées plus tempérées qui s'étendent de part et d'autre de cette zone sont les "territoires interdits au moustique, les territoires non infectables". La stégomyie calope, en tant qu'elle ne peut s'y acclimater, parce qu'elle n'y trouve point cette température moyenne, presque invariable, de 28 degrés, indispensable à l'accomplissement régulier de ses fonctions vitales et, particulièrement, de la reproduction.

Remède du Moment. Le public est prévenu que je prépare et vend mon préventif contre LA FIEVRE JAUNE, à mon office, 129 rue Decatur. DE A. B. DE VILLENEUVE, Nouvelle-Orléans, La. 5 août 1905.

LA FIEVRE JAUNE, à mon office, 129 rue Decatur. DE A. B. DE VILLENEUVE, Nouvelle-Orléans, La. 5 août 1905.

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE. COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE. Ligne directe au Havre, Paris (France). Partant tous les jeudis, à 10 h. A. M. Duquel No 43, North River, pied de la rue Morne.

MADEVILLE, LEWISBURG ET MADISONVILLE. STEAMER NEW CAMELIA, Commencement le 15 avril 1905. Partira de MILNEBURG à l'arrivée des trains du Dépôt Louisvillais et Nashville, à la tête de la rue du Canal et Levée.

MAGIC WHITE SOAP. YES, MY CHILD, IF YOU DONT USE MAGIC WHITE SOAP... Protéger le "Magic" sur les parties touchées par les mains et le visage pendant une heure.

MAGIC WHITE SOAP. Protéger le "Magic" sur les parties touchées par les mains et le visage pendant une heure.

CHEMINS DE FER ILLINOIS CENTRAL. Trains sur toute la ligne couvrant 6000 miles d'habitude.

Remède du Moment. Le public est prévenu que je prépare et vend mon préventif contre LA FIEVRE JAUNE, à mon office, 129 rue Decatur.

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE. COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE. Ligne directe au Havre, Paris (France).

MADEVILLE, LEWISBURG ET MADISONVILLE. STEAMER NEW CAMELIA, Commencement le 15 avril 1905.

CHEMINS DE FER SOUTHERN PACIFIC. Chemin de fer et vapeur. Texas, California, New York, Havana.

NEW YORK CINCINNATI ST. LOUIS. QUEEN & CRESCENT ROUTE. THROUGH SLEEPING CARS. All Meals in DINING CARS.

LOUISVILLE & NASHVILLE. BILLETTS jusqu'à New York via Chicago... \$34.00.

SR RAILWAY. La Route de Chers sans Changement entre le Sud et l'Est.

ATLANTA ONE NEW ORLEANS SHORT LINE. Atlanta & West Point R. R.

accablant. La vicomtesse parut s'endormir au bout d'un instant. Elle avait les yeux fermés mais elle ne dormait pas. Elle songeait. Elle se disait qu'elle arrivait à un âge critique pour elle, que sa responsabilité devenait lourde; sa conscience lui reprochait la longue torture infligée à sa malheureuse cousine, à cette Angèle qui depuis tant d'années avait à peine eu un instant de révolte contre le châtiment et seulement des supplications de pardon jamais exaucées. Elle se disait encore que la comédie qui se jouait entre elles était atroce et qu'Angèle eût-elle été aussi coupable qu'elle l'avait supposé, était assez punie. Son orgueil l'arrêtait quand son cœur et sa raison lui prêchaient le pardon. Lorsqu'elles arrivèrent à Paris, ce fut pendant quatre à cinq jours des courses dans les magasins pour l'achat des toilettes de Rose, des objets indispensables à une jeune fille du monde et des promenades au Bois pour lesquelles la vicomtesse choisissait les heures où il était à peu près désert. L'ébène des Augustines de Grasse avait trouvé sa chambre toute prête à l'appartement de Marguerite Beaulieu que ses domestiques appelaient encore, contrairement à ses désirs, la vicomtesse, une jolie chambre ex-

trêmement élégante dans laquelle le portrait d'elle se trouvait mal à l'aise, malgré les attentions et les prévenances de Lina et de sa maîtresse. Le charme de la jeune fille n'avait pas tardé à les gagner. Un matin, Marguerite était restée enfermée chez elle, un peu souffrante. Rose qui commençait à s'habituer au mouvement de Paris, demanda à la femme de chambre très désireuse de lui plaire: — Pourriez-vous m'indiquer le chemin à suivre pour aller à l'avenue d'Antin? — Vous y avez besoin? — Une camarade de pension à voir. — C'est bien simple... Je vais vous y accompagner. — Est-ce donc si difficile à trouver? — Non pas... La Seine à traverser, le quai à remonter... Vous y serez. — Seul... J'y vais. — Seule! Une jeune fille!... Rose haussa les épaules. — Oh! fit-elle, il faudra bien que je prenne l'habitude de me conduire... Elle ajouta avec simplicité: — Je ne m'attendais pas à être riche ni très heureuse. A la Peyrade, on ne prenait pas tant de précautions pour me garder. Elle souriait tristement. Si la vicomtesse l'avait vue à ce moment, ses dernières prévenances, toutes ses idées de ha-

ne et de rigueur se seraient évaporées. Elle aurait été prise de pitié et presque de remords. Rose jeta un petit mantelet très élégant, tout neuf, sur ses épaules, un chapeau de paille brune, aux bords retroussés par devant, sur ses cheveux, et sortit, son ombrelle à la main. Lina n'essaya pas de la retenir. Elle gagna la Seine, traversa le pont de la Concorde, et vers dix heures elle se trouvait devant le portail d'un vaste hôtel à deux étages, aux murailles de pierres superbes, percées de grandes baies, vers le milieu de l'avenue d'Antin. Elle sonna et demanda au concierge, qui ressemblait à un fonctionnaire avec sa jaquette noire et sa cravate blanche: — Miss Parker? — L'institutrice, mademoiselle? — Oui, monsieur. — Voulez-vous la demander dans le vestibule? Rose traversa une cour d'honneur délicieusement ornée de corbeilles de fleurs rares, et trouva sur le perron un valet de pied qui eut à son aspect un petit mouvement d'admiration qui voulait dire: — La belle fille! Elle demanda de nouveau: — Miss Parker, monsieur.

Feuilleton. DE: L'Abeille de la N. O. LES Vantours de Paris GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE Le Roman d'une Honnête Fille. L'AME ABSENTE. Les bras nus de la jeune femme, sa poitrine, son cou, ses

traits, sa chevelure, étaient superbes. "Dans un coin de la toile, un chiffre, la signature sans doute du peintre, avait été effacé. Le cadre, très simple, de bois noir, incrusté d'or, plus récent que la peinture, ne pouvait donner aucune notion utile à personne. Evidemment, le donateur, quel qu'il fût, avait voulu dérober toutes les recherches ou plutôt les rendre impossibles. Le baron demeura longtemps immobile et enfin se tournant vers moi, il me dit d'une voix qui me toucha au fond de l'âme: — Jeanne voyez ma mère!... Tout me le dit... Ce souvenir m'est plus précieux que tout le reste. Et dans un mouvement irrésistible qui m'entraîna comme lui, il se mit à genoux, cachés son visage entre ses mains et pleura. Je me relevai la première et alors, était-ce une hallucination? il me sembla que cette jeune femme dont la tristesse m'avait frappée, me souriait. Et la ressemblance que j'avais déjà remarquée entre elle et mon mari me parut plus réelle encore. Lorsqu'il se redressa, je le lui dis en murmurant à son oreille: — Oui, tu as raison, c'est ta mère! Il me prit dans ses bras et me serra contre lui avec un redoublement de tendresse.

"Quel mystère se cache sous cette donation, ma cher Renée? Quel drame peut-être! Que s'est-il passé dans ce château, il y a un demi-siècle? Une liaison sans doute née d'un amour foudroyant, la séparation de cette femme vêtue d'une robe noire et qui cahochait ses lettres de deuil, d'un mari outragé, la suite de cette passion dans la villa abandonnée que mon mari m'a fait visiter et qui tombe en ruines aux portes de Vienne, la naissance du fils et la mort de la mère... Depuis la scène que je viens de te raconter, mon mari ne m'a plus reparlé de ce portrait, mais je sais qu'il est allé le revoir à diverses reprises et qu'un photographe est venu de la villa; il est assez éloigné pour en prendre plusieurs épreuves. Voilà bien des nouvelles, ma chère amie. Je pense que nous allons rester dans ce château quelques jours encore, une semaine peut-être. De là nous retournerons à Paris. Ecris-moi, chère Renée, quelques lignes, car j'ai vraiment besoin d'entendre un peu parler de toi. Crois que je fais des vœux bien souvent pour la réalisation du rêve que je t'ai rêvé. Quelle joie pour nous si tu épousais un homme aimable qui serait notre ami et qui vivrait après de nous! Quel bonheur pour tous! Nous ne nous quitterions pas. Nous nous arrangerions pour nous retrouver à chaque instant; les uns et les autres et nous soutenir mutuellement dans nos épreuves. L'aïeuse cette chimère de devenir une réalité! En attendant, ma Renée, je pense à toi et mon amitié ne t'oublie pas une minute. A bientôt, j'espère, et pour longtemps car M. de Restaud m'a dit qu'il avait affaire à Paris et que nous y passerions l'automne et l'hiver à peu près complètement, à moins d'événements imprévus. Mille amitiés et baisers de ta JEANNE. Salviaient l'adresse et les indications nécessaires. Le Rantzberg, par Hall. Tyrol-Autriche. Renée Larcher à la baronne de Restaud. Chère Jeanne, J'ai lu ta longue lettre avec le plus vif intérêt. Ainsi, te voilà devenue Tyrolienne. Qui l'eût dit quand nous cheminions toutes les deux le